

MÉMOIRE JUIVE mjdp bulletin

Numéro 27

Juin 2013

IMMIGRATION INTÉGRATION



MÉMOIRE SOUVENIRS

TRANSMISSION TÉMOIGNAGES

INFORMATION

Notre exposition sera présentée
du vendredi 28 juin 2013 au samedi 31 août 2013

Bibliothèque Marguerite Audoux
10 rue Portefoin Paris III^e

Aux horaires habituels de la Bibliothèque

é d i t o

Sommaire

Page	2	- Edito - info
Page	3	- Appel à souscription
Page	4	- Romain Gary
Pages	4-5	- Une nouvelle rubrique, découvrir ou redécouvrir nos photos
Pages	6-7	- Simon Cukier
Pages	8-9	- Le courrier des lecteurs
Page	10	- A vits
Page	11	- Avis de recherche
Pages	12-13	- Hachomer Hatzair
Pages	14-16	- Hannah Arendt et les réfugiés allemands et autrichiens.

Mémoire Juive de Paris a changé de nom
et devient MÉMOIRE JUIVE-mjdp

C'est pour prendre en compte l'intégration juive en France que nous avons adopté lors de notre Assemblée Générale du 16 janvier l'abandon de la référence parisienne. Nous voulons témoigner de l'immigration et de l'intégration de toutes les communautés juives à travers toute la France.

Pour accomplir pleinement notre projet de transmettre notre patrimoine photographique et la richesse du témoignage dont nous sommes porteurs, Michèle Lévy-Bonvalot indiquait dans un précédent éditorial que l'association voulait nourrir *des projets de «grande envergure» dont la réalisation d'un documentaire visuel (!)*.

L'heure est maintenant arrivée de définir avec vous ce projet. Nous avons dans un premier temps précisé la nature du projet : réaliser un film présenté en premier lieu sur un DVD mais aussi dématérialiser tout ou partie de ce film sur Internet pour un public plus jeune, habitué à ces technologies.

Nous devons maintenant en fixer le contenu. Comment donner à voir et conserver la force des photos et des témoignages ?

Comment pouvons nous conserver l'âme de la mémoire juive ?

C'est l'objectif que nous nous fixons et que nous proposons à tous ceux qui voudront bien y travailler avec nous.

Jean Pierre Randon



MÉMOIRE JUIVE- mjpg lance une grande s o u s c r i p t i o n

Après la réussite exceptionnelle de l'exposition photographique, notre ambition n'a plus de limite...

Nous avons l'intention de concevoir un DVD. Celui-ci n'est qu'un support technique parmi d'autres, le film réalisé pourra également être mis sur Internet.

Il permettra ainsi d'atteindre un public plus large et plus jeune.

Ce projet est un complément indispensable à notre exposition.

Il offre la possibilité d'explications, de communications supplémentaires et d'évoquer avec une richesse plus grande l'histoire de l'immigration et de l'intégration

Nous avons commencé à le concevoir. Nous pensons devoir travailler, accompagné d'un réalisateur professionnel, pendant encore deux ans pour le mener à bien

Son coût est à l'image de nos ambitions et sans votre aide il sera impossible de mener ce projet à son terme dans des délais raisonnables. C'est la raison pour laquelle nous faisons aujourd'hui appel à votre générosité.

Nous vous proposons d'acheter le DVD en ouvrant une souscription dont vous trouverez les détails sur la lettre jointe à ce bulletin.

Merci pour cette aide si précieuse.



Romain Gary

Dans la galerie des célébrités qui émigrèrent et s'intégrèrent parfaitement dans la nation française, il en est une qui est particulièrement émergente.

Il s'agit de Roman Kacew, jeune juif ashkénaze né à Vilna le 8 mai 1914. Fils de Arich Leïb Kacew et de Mila Owczynska. Après le départ du père, Roman vit seul avec sa mère à Varsovie jusqu'en 1928, date où ils viennent en France. Ils vivent à Nice. Roman fait des études assez moyennes dans l'ensemble, sauf en composition française et en allemand. En 1935, il est naturalisé français.

En 1936, Roman, devenu Romain, monte à Paris « faire son droit ». En 1938, il obtient difficilement sa Licence en Droit et est appelé pour son service militaire, qu'il effectue dans l'aviation. Il est élève observateur à Salon-de-Provence. En juin 1940, de Bordeaux il s'évade en avion jusqu'à Alger.

Puis il se rend à Casablanca d'où il rejoint l'Angleterre et s'engage dans les Forces Aériennes Françaises Libres (FAFL). On le trouve au Moyen-Orient, en Lybie, à Koufra, en Abyssinie et en Syrie où il attrape le typhus. Après une convalescence il sert dans la défense côtière en Palestine.

En février 1943, il réside en Grande Bretagne et fait partie du Groupe de bombardement Lorraine. C'est à ce moment que Roman Kacew devient Romain Gary, du nom d'actrice de sa mère. (En russe, gary signifie brûle). Affecté à la destruction des bases de lancement des V1, il est blessé lors d'une opération au cours de laquelle son pilote est aveuglé. Romain le guide, ils réussissent la mission et ramène l'escadrille à la base. Au cours de plus de 25 missions il effectue environ 70 heures de vol de guerre.

Il est fait Compagnon de la Libération et nommé capitaine de réserve.

Après la guerre, il devient diplomate au service de la France. Il séjourne alors en Bulgarie, à Paris, en Suisse,

à New York, à Londres puis en qualité de Consul général de France à Los Angeles de 1956 à 1960.

Il a épousé une femme de lettres anglaise, Lesley Blanch puis après un divorce l'actrice américaine Jean Seberg avec laquelle il aura un fils, Alexandre Diégo Gary, né en 1962.

Romain Gary écrira toujours. Cela depuis ses études de droit. Il publiera déjà à cette époque ses premières nouvelles dans « Gringoire ».

Quand ce journal basculera vers l'extrême droite, il cessera toute collaboration, malgré les généreuses rétributions du journal (plus de 1000 francs la page !), écrivant à la rédaction une lettre dans laquelle il dit : « *Je ne mange pas de ce pain là !* ».

Parmi ses nombreuses publications sous le nom de Romain Gary :

en 1945, *Éducation européenne*, en 1956, *Les Racines du ciel* (prix Goncourt) porté au cinéma par John Huston, en 1960, *La promesse de l'aube* qui sera porté au cinéma par Jules Dassin en 1971 avec Mélina Mercouri,

en 1970, *Chien blanc*, en 1975, *Au delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable*,

en 1977, *Clair de femme* (film de Costa-Gavras, avec Romy Schneider et Yves Montand)

en 1980, *Les Cerfs volants*

Il publie secrètement sous le pseudonyme de Émile Ajar (ajar signifie en russe : braise, à rapprocher de gary : brûle !), en 1974, *Gros-Câlin*,

en 1975, *La vie devant soi* (nouveau prix Goncourt, il est donc le seul à avoir obtenu le prix Goncourt deux fois !) et porté à l'écran par Moshé Mizrahi, avec Simone Signoret, en 1976 : *Pseudo*

en 1979, *L'angoisse du roi Salomon*.

Il réalise deux films : *Les oiseaux vont mourir au Pérou* et *Police magnum ! Kill !*

Le 2 décembre 1980, il se suicide en se tirant une balle dans la bouche. Il a 66 ans.

Il avait fait savoir au cours d'un entretien avec la journaliste Caroline Monney qu'il ne vieillira jamais, étant incapable d'une telle chose.

Parmi les nombreuses biographies de cet homme exceptionnel, on peut noter l'œuvre de Myriam Anissimow : *Romain Gary, le Caméléon* (Folio) ■

Marcel Apeloig



Une nouvelle rubrique pour découvrir ou redécouvrir des photos clefs de notre fonds



Pour inaugurer cette nouvelle rubrique de notre bulletin, nous vous proposons une photo qui fait référence à l'activité militante de certains de nos fondateurs (Victor Zigelman, Etienne

4

Raczynov,...) que nos anciens avaient choisi de mettre en double page dans la première édition de notre livre « *Images de la mémoire juive, immigration et intégration en France depuis 1880* »⁽¹⁾. Il s'agit d'un groupe de résistants juifs FTP-MOI du bataillon Carmagnole-Liberté, auquel appartenaient aussi des italiens. Cet épisode se déroule après



l'insurrection de Villeurbanne en 1944. Les hommes et femmes sont regroupés autour du commandant interrégional Rhône-Alpes, Filip Lefort. A droite, se trouve Raymond Saks, capitaine évadé de la prison de Saint-Paul. Au centre (bras croisés), on peut repérer Henri Krischer dit Lamiral, qui commandait le bataillon Carmagnole-Liberté. Si nos premiers bulletins font entendre la voix des témoins et acteurs de cette histoire de la résistance des Francs-tireurs et partisans – Main d'œuvre immigrée (FTP-MOI) ⁽²⁾, nous tenterons de poursuivre la transmission avec un discours différent, celui de notre génération, tout en continuant à récolter les témoignages sur l'expérience de l'immigration en France de nos aînés.³

Le bataillon Carmagnole-Liberté est un exemple local en région de la résistance des FTP-MOI. Créé en mars-avril 1942 par Joseph Kutin, ancien officier des brigades internationales,⁴ il regroupe des résistants comme Charles Lederman, Herbert Herz, Jacques Viktorovitch, Léon Landini, Simon Fryd, Elie Amselem, Max Tzangue, Léon Rabinovitch, Léopold Rabinovitch, Paul Mossovic, Francis Chapochnik, Max Bernstein... Réparti en deux branches, l'une Carmagnole à Lyon, l'autre Liberté à Grenoble, ce groupe s'intègre dans le réseau FTP-MOI (35^e Brigade Marcel Langer à Toulouse, détachement Maurice Korzec à Marseille, Manouchian à Paris) chargé de mener des actions de guérilla urbaine contre l'occupant allemand. Lors d'une intervention contre la Wehrmacht, les résistants de ce bataillon sont contraints de se replier sur Villeurbanne. Ce bataillon est alors, en Août 1944, initiateur de l'insurrection populaire à Villeurbanne, aux côtés des groupes de combat de l'Union des Juifs pour la résistance et l'entraide (UJRE).

Cette photographie s'inscrit donc dans l'histoire des FTP-MOI, mouvement créé en 1941 par le Parti Communiste Français. Issu de la Main d'œuvre immigrée (MOI) de 1932, il est à l'ori-

gine une organisation syndicale communiste. La MOI, dérivée de la Main d'œuvre étrangère créée en 1926 regroupait des immigrés italiens, espagnols, juifs... Elle continua lors de son passage à la résistance armée à fédérer des antifascistes venus de toute l'Europe : Espagnols, Italiens, Polonais, Yougoslaves, Allemands, Français... Peut-on alors parler d'intégration des immigrés ?

En guise de conclusion, je forme le vœu, à l'heure des humanités numériques que ces fiches, trouvent à l'avenir, des nouveaux publics via les supports technologiques contemporains et que notre patrimoine photographique devienne grâce au numérique accessible à tous et en particulier aux jeunes générations. Nous aurons alors réussi notre pari d'être un maillon dans la chaîne de la transmission d'images de la mémoire juive, de l'immigration en France entre 1880 et 1948. ■

Muriel Flicoteaux

(1) Images de la mémoire juive, Immigration et intégration en France depuis 1880, préfaces : Henry Bulawko et Georges Charpak, avant-propos : Henry Raczynow, direction éditoriale : Nicole Priollaud, Victor Zigelman et Laurent Goldberg, photos recueillies par l'association Mémoire Juive de Paris, Paris, coédition Liana Lévi, 1994, réed. 2009. Coll. Kriskner.

(2) cf Victor Zigelman, Mémoire d'un homme ordinaire, in : bulletin MJDP n° 3, 2000, p.1 et 3.

(3) cf le programme actuel de l'association de réalisation d'entretiens filmés de Laurent Goldberg, Frida Wattenberg et Véra Steinfeld

(4) Pour visionner les témoignages de Claude Urman, André Katz, Hélène Witzman, Philippe Daudy, Léon Landini, Gilles Najman, Balthazar Sanchez, Salomon Mossovic, Jacques Szmulewicz, Etienne Raczynow, Jean Ottavi, Henri Krischer, Charles Bluwol, Nathan Chapochnik, André Fontanel, André Schmer, Jacques Victorovitch, Max Tzangue, Dina Krischer, Roland Kamienny : http://www.canal-u.tv/video/universite_toulouse_ii_le_mirail/memoire_de_resistance_ftp_moi_rolande_trempe.4877



Simon Cukier

Simon Cukier naît à Radom (Pologne) le 11 mai 1910, il décède à Paris en juin 1987.

La famille compte douze enfants. Il est l'aîné des six enfants de la seconde épouse de son père, sœur cadette de la première épouse décédée.

Ce mariage, fondé sur un principe religieux, mal accepté par Malka, la mère, qui ne s'en cache pas à ses enfants, eût pour effet de créer chez ceux-ci un profond rejet de l'injustice et de forts doutes au niveau de leurs convictions religieuses. Bien qu'entourés d'une famille très impliquée dans la religion juive (le père est sacrificateur, deux des oncles sont rabbins), ils devinrent athées et contestataires, anti-sionistes et sensibles aux idées révolutionnaires. Ce début dans la vie allait marquer tout le parcours de Simon Cukier, futur militant syndical, communiste, résistant et acharné à créer les conditions pour développer la notion de « solidarité » comme atout du peuple juif pour se défendre contre les agressions antisémites, contre le capitalisme porteur d'injustice et de misère ; il choisit deux armes pour établir son pouvoir de conviction : le militantisme sans faille tout au long de sa vie, la revendication de l'existence d'un peuple juif non par le seul biais de la religion mais par sa culture, ses modes de pensée, sa force d'implication dans les responsabilités civiles pour ne plus subir les violences.

Après un baccalauréat polonais obtenu en 1929, il part en France, à Nancy, invité par deux de ses frères aînés. Il étudie à l'*Institut dentaire de la faculté de médecine*, mais à la fin de ses études son activisme syndical étudiant le fait renvoyer de l'imprimerie Berger-Levrault, où il travaille pour compléter la bourse envoyée par ses parents. Il est expulsé de la ville par la police.

Dès 1930, il adhère au Parti Communiste Français (PCF). Il se rend à Roanne où il travaille comme ouvrier du textile puis à Paris en octobre 1932, dans la même corporation. En 1933, il rencontre Fejga Arynski dans un meeting de la CGT. Elle allait devenir la compagne de toute sa vie (immigrés clandestins, ils ne se marièrent jamais officiellement). Ils eurent quatre enfants dont l'un décéda très jeune (Charles), puis deux filles. La première (Sylvie) en 1940 naît durant la « drôle de

guerre », la seconde en 1942 (Monique), alors qu'ils étaient très impliqués dans la résistance, enfin, un fils (Michel) en 1945 alors que Fejga était encore invalide, après avoir été gravement blessée lors d'une mission.



6

Elle était alors passeuse de documents.

En 1934, Simon Cukier est engagé comme agent de publicité au quotidien en langue yiddish : « *Naïe Presse* » (la Presse Nouvelle). En 1935, il devient Secrétaire Général de l'organisation mutualiste « *Arbeter Orden* » (Ordre Ouvrier), fondée par des ouvriers progressistes en milieu d'immigrés juifs. Cette organisation avait pour programme l'aide sociale et mutuelle au moment où les ouvriers juifs immigrés étaient dépourvus de toute couverture sociale légale.

À la suite à la victoire du Front Populaire, un nouvel élan porta le nombre de sociétés de secours mutuel à trente, tandis que s'ouvrait un grand dispensaire *l'Aide médicale*. Simon Cukier en devint le directeur. Parallèlement, entre 1932 et 1938, il remplit les fonctions de secrétaire général du Secours Rouge International (devenu le Secours Populaire en 1936) et des *Patronatis* qui avaient pour mission de venir en aide aux immigrés politiques là où sévissaient des régimes fascistes (Pologne, Roumanie, Pays baltes, ...).

Il s'agissait aussi de sensibiliser l'opinion juive et non-juive aux risques liés à ces régimes. Le combat se porta aussi contre *l'esprit de ghetto* qui, pour eux, enfermait la problématique juive dans une impasse.

Un autre combat concernait le statut juridique des immigrés en but à la répression administrative. S'inscrivant dans cette logique, les organismes auxquels collaborait Simon Cukier, soutinrent l'Espagne Républicaine et les Brigades Internationales (où s'engagea son frère Léon, mort en 1936). En accueillant des réfugiés allemands ils dénoncèrent vigoureusement les exactions des nazis.

Engagé volontaire en 1939, Simon Cukier fut versé à la Légion Étrangère puis renvoyé dans ses foyers la même année. Il reprend la direction du dispensaire jusqu'en mai 1941, date à laquelle l'institution se saborde, refusant d'intégrer l'UGIF (Union Générale des Israélites de France) jugé collaborationniste.

Seconde guerre mondiale et clandestinité : Alfred Grant

Durant la « drôle de guerre », il participe aux activités clandestines des progressistes juifs sous couvert de l'*Arbeter Orden* et du Dispensaire, transformé en poste de défense passive et se procure de vrais/faux papiers allemands au nom d'Alfred Grant, un commissaire-voyageur. Cette vraie fausse identité lui collera à la peau très longtemps, des décennies après la fin de la seconde guerre mondiale, ses camarades continueront à l'appeler par son nom de guerre.

L'Occupation et la Résistance

Un mois après l'occupation de Paris (juin 1940), il intègre un mouvement clandestin de « progressistes juifs » afin de combattre le nazisme en d'autres conditions ; il s'agissait alors de répondre à l'appel à résistance de Jacques Duclos du 10 juillet 1940. *Naïe Presse* reprend

sa parution sous forme clandestine, intitulée « *Notre Parole* ». Dès septembre 1940, il prend la direction de la MOI (Main-d'œuvre immigrée) au sein de laquelle les structures progressistes juives d'avant-guerre se fédèrent sous le nom de « Solidarité » : celle-ci constitua l'une des 14 branches de la MOI.

Après la rafle du Vel d'Hiv (16 juillet 1942), le centre de l'organisation fut installé à Lyon avec plusieurs ramifications dans diverses villes de France ; elle prit le nom d'U.J.R.E (Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide) ; Simon Cukier fit partie du triumvirat de direction. Il fut plus particulièrement chargé de l'organisation parisienne, puis de ses imprimeries, puis du « Travail Allemand » (T.A.) diffusant de la littérature de propagande antinazie en Allemand auprès de la Wehrmacht et enfin du Mouvement National contre le Racisme (M.N.C.R - dont les membres rescapés devinrent fondateurs du MRAP). Le MNCR avait pour tâche de diffuser une propagande antiraciste auprès de la population non juive sous la forme d'un journal intitulé « *J'accuse* » ; une autre mission était de sauver des enfants juifs *par tous les moyens*, y compris la lutte armée et, à l'aide de la population non-juive .

Le 12 novembre 1943, suite à l'attaque ratée de convoyeurs de fonds allemands avec ses camarades Rino Della Negra et Robert Witchitz, Simon Cukier se réfugie chez un résistant français mais il est arrêté par la police de Vichy et emprisonné à la Santé. Grâce à un juge qui comprit que le commis-voyageur allemand Alfred Grant qu'il avait en face de lui était en fait un membre important de la résistance et juif de surcroît, il décide de le protéger en le faisant passer pour un prisonnier de droit commun et incarcérer pour faits de marché noir. Ce n'est qu'en avril 1944, sur dénonciation et recoupements, que la Gestapo met enfin la main sur Alfred Grant qu'elle piste sans relâche depuis juin 1941. Il est déplacé dans le quartier des prisonniers politiques et torturé inutilement. En effet, à l'ombre pendant six mois, les éventuelles informations que la Gestapo aurait pu lui soutirer n'auraient servi à rien. Dans son manuscrit sur l'analyse de l'action de l'UGIF intitulé : *Nous n'irons pas comme des moutons à l'abattoir*, il revient sur son incroyable libération . Ce sont les nécessités logistiques de faire partir les convois *à la date prévue* qui sauva Simon Cukier de la déportation : les Allemands ne purent faire partir son convoi le 13 juillet 1944, en raison du bombardement par les Alliés de la gare de Vaires-sur-Marne. Aussi, fut-il emprisonné à nouveau à la prison de la Santé.

La Libération

Hasard et cruauté de l'histoire. Il est libéré par les FTP le 17 août 1944 et reprend sa place à la tête de l'organisation juive de résistance devenue légale et fut nommé comme son représentant auprès du Comité Général de Défense, organisme unitaire de la communauté juive chargé de soigner les plaies causées par la guerre et l'occupation. Il participe à la constitution de la *Compagnie Rayman*, constituée de juifs survivants, appartenant à la section étrangère des F.F.I et qui fut lancée aux trousseaux des troupes allemandes à partir de la caserne de Reuilly à Paris.

Simultanément, il est chargé de la reconstitution de l'Union des Sociétés Juives de France (U.S.J.F.).

Il en est le Secrétaire Général et administre à ce titre le dispensaire « *l'Aide Médicale* », au 14 rue de Paradis à Paris, à côté de l'imprimerie de la *Naïe Presse* dont il intègre le comité de rédaction.

Le dispensaire gère aussi une caisse de prêts sans intérêts grâce aux dons des sociétaires, une mutuelle médicale, des colonies de vacances pour enfants juifs il est cofondateur avec Cécile Cerf de la Commission Centrale de l'Enfance (CCE).

À l'issue de la seconde guerre mondiale, la totalité de sa famille en Pologne a été exterminée, seuls trois de ses frères, immigrés aux États-Unis en 1933 ont survécus.

Simon Cukier décida de ne pas les rejoindre aux États-Unis et de rester en France avec sa famille.

Il sera naturalisé français et élevé au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur, Croix de guerre avec palmes et médaillé de la résistance.

En 1962, il devient président co-fondateur de l'Amicale des Juifs Anciens Résistants (A.J.A.R.)

De 1972 à 1985, il sera administrateur du Musée de la Résistance Nationale à Ivry-sur-Seine (aujourd'hui à Champigny-sur-Marne).

Il meurt en juin 1987. ■

Marcel Apeloig

(Récit établi selon la source Wikipedia, dont les auteurs sont multiples et n'ont pas laissé leur nom)

Rédaction collective. Conception, mise en page : Marcel Apeloig et Jean-Pierre Randon.
Tous les textes publiés ici le sont sous la responsabilité de leurs auteurs.

MÉMOIRE JUIVE - mjdp
17 rue Geoffroy l'Asnier - 75004 Paris
memoirejuivedeparis@free.fr



La réponse

Docteur David KURC

Ancien Chef de clinique à la Faculté de Paris
Ancien Attaché Consultant des Hôpitaux de Paris Bicêtre
et Cochin
Rhumatologue retraité

À Monsieur Israël Fajgenbaum,

Cher Monsieur,

Madame Michèle Lévy m'a transmis votre lettre du 8 janvier et je vous prie d'excuser le retard que j'ai mis à apporter une réponse.

Ce retard est dû au fait que ma femme et moi allons très prochainement publier un recueil de « vitsn » intitulé « Humour yiddish », ceci en auto édition, avec les difficultés administratives que cela implique.

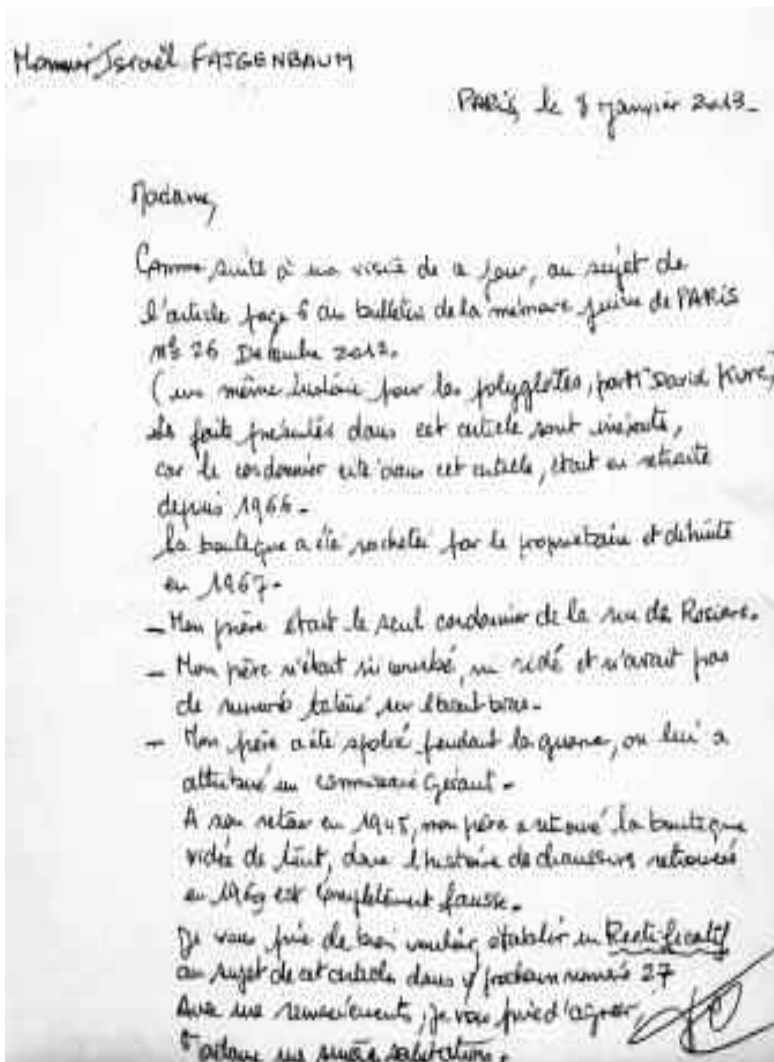
Les histoires sont précédées d'un en-tête pour présenter le contexte, le tout en trois versions : yiddish, yiddish translittéré et français, selon un agencement thématique. Le livre est préfacé par Marek Halter et par Itzhak Niborski.

Ce bref résumé pour vous faire comprendre que l'anecdote publiée dans le bulletin de la Mémoire Juive n'est pas un fait historique. Comme dans chaque roman, il y a, dans chaque histoire humoristique, une part de la vie de l'auteur. Or, ma femme et moi sommes des enfants du « Pletzl ». Pour ma part, je suis né en 1934 et j'ai habité la rue des Rosiers, au N° 29, de 1938 à 1940 et de 1945 à 1956. Mes parents ont tenu une boutique de marchand de couleurs au N° 52 entre 1950 et 1965, date de leur alyah en Israël, où ils reposent. Peut-être les avez-vous connus ? Je suis sincèrement navré que vous ayez interprété cette anecdote comme étant historique, et à votre place, ma réaction aurait sans doute été la même.

Comme tous les Juifs de notre génération, vous et moi avons vécu les mêmes événements et sommes des miraculés. Mais cette vérité historique n'empêche pas pour un conteur de vitsn d'adapter les faits avec une part d'imagination.

Je n'ai pas connu le cordonnier de la rue des Rosiers et le rapprochement avec ce que vous m'apprenez de votre père résulte d'une pure coïncidence.

Veillez croire, cher Monsieur Fajgenbaum, à mes sentiments très cordiaux.



Le Courrier des Lecteurs (suite)

Georges Lippe

75011 Paris

Mémoire Juive de Paris

17 Rue Geoffroy L'Asnier 75004 Paris

Paris, le 26 décembre 2012.

Messieurs,

Tout d'abord, je tiens à remercier tout votre équipe pour le travail de mémoire auquel vous vous consacrez. Il faut beaucoup de courage pour se plonger dans ce passé douloureux auquel nous avons été confrontés et qui nous a marqués profondément.

Je suis né le 11 janvier 1931, donc assez âgé en 40/45 pour comprendre et me souvenir de ces drames : la déportation de mon père, de deux de mes frères et deux de mes sœurs, du 16 juillet 1942, de notre mère travaillant comme femme de ménage à l'UGIF rue de Téhéran.

Elle était désespérée, (son français était approximatif) et elle n'a pas su ou pu nous faire passer en zone « libre », si bien que nous sommes restés à Paris pendant toute l'occupation.

Nous habitons 21 rue du Bourg Tibourg, dans le 4ème arrondissement et comme notre mère était très pratiquante, nous fréquentions la synagogue du 24 rue du Bourg Tibourg où mon frère avait fait sa Bar Mitzwa en mai 1942. Nous suivions l'enseignement du gendre du Rabin et, ce jusqu'en janvier 1944, où je montais à la Thora pour la première fois.

Bien que les rafles aient continué, la Synagogue était remplie ! Remplie de gens tristes.

Nous avons été dénoncés au moins deux fois pendant cette période, dénonciations suivies de visites des allemands, avec des scellés sur la porte, ce qui nous a obligés à sortir par les fenêtres.

Je passe sur les détails. Ce qui me gêne, c'est que nous sommes considérés comme enfants de déportés, mais, parce que nous n'étions pas cachés en province, nous ne sommes pas considérés comme enfants cachés mais comme privilégiés pour avoir survécus malgré l'étoile et les rafles.

Notre mère est décédée début mars 1947, elle avait cinquante trois ans.

Je vais avoir quatre-vingt-deux ans et mon frère, deux de plus. Rien ne nous rendra les années perdues. Je ne pense pas que nous soyons les seuls dans ce cas, néanmoins, il nous manque la reconnaissance par les allemands du préjudice subi.

Je vous joins un chèque pour votre association.



A vits ...

AVERTISSEMENT

Nous avons vérifié dans notre précédent numéro qu'un *Dibbuk* a persuadé le brave correcteur Office de Microsoft® d'écrire le texte yiddish du *vits* de gauche à droite.

Nous présentons nos excuses aux lecteurs yiddishisants. Comme le disent les *Berachot*, *chacun d'entre nous compte un millier d'esprits malfaisants à sa gauche et dix mille à sa droite.*

Faut-il ajouter *Keinehore* et que le mauvais œil soit écarté...

Nous avons également été désolés d'apprendre que nous avons pu irriter l'un de nos lecteurs de manière totalement involontaire.

Incorrigibles, nous ne pouvons cependant résister à l'envie de publier des blagues yiddish d'autant plus que nous avons parmi nous un éminent spécialiste de rhumatologie, reconverti à la retraite pour une autre carrière tout aussi brillante, en spécialiste de *vitsnologie*.

C'est pourquoi toute ressemblance avec un homme riche (avare ou non) ou un rabbin qui se reconnaîtrait dans le texte ci-contre serait parfaitement fortuite.

L'histoire suivante est tirée du recueil :

« HUMOUR YIDDISH » de Jacqueline et David Kurc.

Cet ouvrage, complètement bilingue, en yiddish (en lettres hébraïques) et translittéré en lettres latines et en français, va paraître très prochainement.

Un rabbin va chez un homme riche mais très avare, qui ne fait jamais de don. Il fait un froid de canard dehors, et le nanti invite :

– Entrez Rabbi, à la maison il fait chaud !

Intentionnellement, le rabbin laisse la porte ouverte. Le riche frissonne de froid :

– Rabbi, fermez donc la porte !

– Je suis venu vous demander de l'argent pour acheter du bois pour les pauvres. Si je ferme la porte, vous ne pourrez pas imaginer ce qu'ils endurent par ce froid !

A rebe kumt tsu zeyer a kargn gevir. Keyn mol git er nisht keyn nedove. Es iz a frost in droysn, un der gevir zocht :

– Kumt arayn Rebe, in shtub iz varem !

Vi oyf tsu lehakhes, lozt der rebe di tir ofn. Der gevir tsitert far kelt :

– Rebe, makht tsu di tir !

– Ikh bin gekumen aykh betn gelt oyf holts far di oreme-layt. Oyb ikh vel farmakhn di tir, vet ir nisht farshteyn vi biter zey laydn in aza frost !

א רבי קומט צו זייער א קארגן
גביר. קיין מאל גיט ער נישט קיין
נדבה. עס איז א פראסט אין
דחיסן. און דער גביר זאגט :
קומט אריין רבי. אין שטוב איז
ווארעם !
ווי אויף צו להנעים, לאזט דער
רבי די טיר אָפֿן. דער גביר
ציטערט פֿאַר קעלט :
רבי, מאַכט צו די טיר !
איך בין געקומען אייך בעטן
געלט אויף האַלץ פֿאַר די אַרעמע-
לייט. אויב איך וועל פֿאַרמאָכן די
טיר, וועט איר נישט פֿאַרשטיין ווי
ביטער זיי לידן אין אַזאַ פֿראַסט !



AVIS DE RECHERCHE

Nous sommes à la recherche de personnes qui auraient connu les jeunes sœurs de mon grand-père, Estera (Mindla) et Ida Szpekiman ou Szpekman (pour Ida, parfois écrit Szekiman), déportées de Paris à Auschwitz en juillet 1942 et avril 1944.

Estera est née le 1^{er} mai 1923 à Varsovie et Ida le 19 avril 1926 à Paris XII^e.

La famille habitait au 65^{bis}, rue de Romainville à Paris dans le XIX^e. Leur père Jankiel était tailleur. Toutes les deux ont été scolarisées à l'école de filles de la rue de Romainville, d'octobre 1932 à juillet 1935 pour l'une et d'octobre 1932 à juillet 1938 pour l'autre.

Ida a été réinscrite à l'école de la rue de Romainville, pendant l'année scolaire 1939-1940, en classe de pré-apprentissage, après une année passée à l'école de la rue des Bois.

Estera et Ida étaient apprenties couturières.

Si vous les avez connues, ou si vous connaissez des personnes susceptibles de les avoir connues, ou qui pourraient avoir des photos de classe de l'école de la rue de Romainville, nous vous serions très reconnaissants de bien vouloir nous contacter :

soit par mail :

memoirejuivedeparis@free.fr

soit par courrier :

Mémoire Juive - mjdp

17 rue Geoffroy L'Asnier 75004 Paris

qui transmettra.

Avec tous nos remerciements.

Je m'appelle Séverine Werba et suis à la recherche d'informations sur ma famille avant et pendant la guerre.

Mes grands-parents paternels se nommaient Boris et Nelly Werba

Ils habitaient Paris et ont survécu.

Boris a vécu caché dans le VI^e

Mes grands-parents maternels Michel et Paulette Elbaz.

Ils habitaient Levallois où la famille Elbaz possédait la pharmacie du Centre (en face du marché couvert).

Ils ont survécu.

Michel fut interné à Drancy du 11 décembre 1942 au 15 juin 1943.

Je cherche également des informations sur mes grands-tantes, les sœurs de mes deux grand-pères :

- Irène Elbaz (domiciliée à Levallois) internée à Drancy le 10 décembre 1942 et déportée à Auschwitz le 2 septembre 1943 (convoi 59).

- Rosa Dymetman née Werba, mariée à Joseph Dymetman.

Ils habitaient 44 rue Saint André des Arts à Paris VI^e

Joseph reçut le billet vert, fut interné à Beaune-la-Rolande et transféré à la ferme du Rozoir.

Il fut déporté le 17 juillet 1942 (convoi 6).

Rosa et leur fille Lena (née en 1940) furent arrêtées le 16 juillet 1942, transférées à Pithiviers puis déportées le 26 août 1942, (convoi 24).

Si quelqu'un parmi vous les a connus, se souvient d'eux, ayez la gentillesse de prendre contact avec moi.

Séverine Werba
06 16 13 18 23
sewerba@hotmail.com



l'Hashomer Hatzair a 100 ans

Colloque de l'Hashomer Hatzair de Fontainebleau (janvier 1946). Frida Wattenberg est assise au premier rang, la troisième en partant de la gauche, entre deux délégués en treillis militaire.



C'est très émue que d'un gradin du Cirque Bouglione, je regarde le spectacle présenté par les jeunes de l'Hashomer Hatzair de Paris qui fêtent le centenaire de leur mouvement de jeunesse né en Galicie en 1913.

Je ne peux m'empêcher de me souvenir que dans la clandestinité, membre du Mouvement de Jeunesse Sioniste (M.J.S), nous avons appris la révolte du Ghetto de Varsovie en avril 1943. J'ignorais alors que le chef de la Révolte à l'intérieur, Mordechai Anielewicz était un membre de l'Hashomer Hatzair, qu'à l'extérieur du Ghetto, Antek Zuckerman essayait d'obtenir des armes et l'aide de la résistance polonaise, qui ne les a pas beaucoup aidés. Après la fin de la guerre, en janvier 1946, l'Hashomer Hatzair d'Europe a réuni un colloque à Fontainebleau (voir photo). Des *Haverim* survivants arrivaient de toute l'Europe. La Brigade Juive (dans les rangs anglais) a aidé nos membres en leur prêtant des uniformes pour pouvoir voyager facilement. Nous avons aussi des délégués venus de Palestine pour ce colloque. Je m'occupais des rapports avec la mairie de Fontainebleau pour des tickets

d'alimentation qui étaient encore en vigueur et que nous devions remettre à l'Hôtel.

Une jeune, Berthe Zmukin, que nous avons désignée parce qu'elle parlait yiddish pour recevoir d'éventuels arrivants à

Paris, m'appelle et me dit qu'elle a devant elle des survivants du Ghetto de Varsovie. Nous appelons un taxi pour les amener jusqu'à Fontainebleau. Je suis toujours émue me souvenant de leur arrivée où la cinquantaine que nous étions, nous nous sommes levés et avons chanté la *Hatikwa*, puis ils ont pris la parole. Pour eux la seule solution c'était la Palestine...

En aout 1945, l'Hashomer renaissance organise un camp d'été d'une trentaine de jeunes à Alligny-en-Morvan. Un de nos chefs était un survivant. Les paysans ont vu son numéro sur son bras. Ils nous ont proposé leur aide en nous offrant des produits de leur terre. Un jour, je reviens avec un sac d'oignons, les jeunes sont agglutinés par terre autour du journal *Combat* sur lequel apparaît en grand le nom d'Hiroshima et un nombre de morts avec plusieurs zéros. Richard, un de nos survivants a été bouleversé. Comment on pouvait tuer des milliers avec une seule bombe alors qu'à Auschwitz... Il a fallu une journée et une nuit pour le calmer.

À la veille de l'invasion de la Pologne en 1939, c'était la fin des vacances, un camp de jeunes de l'Hashomer, de l'est du pays, a fui devant l'invasion et est arrivé jusqu'à Samarkand où ils ont passé la guerre.

Ces jeunes sont arrivés à Paris en fin 1945 où nous les avons installé dans une propriété que Léa Weintraub, dirigeante de l'Hashomer en France avait louée.



J'ai fait visiter le Louvre, La Tour Eiffel, Versailles à ces jeunes qui partiront en Juillet 1946 sur l'Exodus.

L'Exodus, ce bateau arraisonné par les Anglais qui ne permettaient pas la venue des Juifs en Palestine. Les voyageurs étaient transférés sur trois bateaux-cages, dont les Anglais se servaient pendant la guerre pour transférer leurs prisonniers nazis. Ces bateaux voguent vers la France et s'arrêtent en dehors des eaux territoriales à Port-de-Bouc. C'est en juillet. L'Hashomer de France est en vacances avec 800 jeunes. On organise des camions qui amèneront les jeunes de plus de seize ans à Port-de-Bouc, où ils travailleront sans relâche, sous une chaleur de près de quarante degrés pour transporter les vivres jusqu'aux embarcadères pour les 3500 prisonniers de l'Exodus.

Comme membre de l'Armée Juive pendant la guerre j'ai été affectée à une ambulance pour amener ceux qui descendraient des bateaux cages. Ils n'ont été que 85 envi-

ron à descendre, tous pour des raisons de santé.

J'ai conduit à Sète avec mon ambulancier un groupe de jeunes et beaux marins de l'Exodus. Ils partaient pour l'Italie où un autre bateau les attendait qui arrivera à Chypre avant que ceux de l'Exodus ne soient arrivés à Hambourg, où les Anglais les ramenèrent dans un camp autrefois nazi.

Ces souvenirs défilent en moi alors que les jeunes de l'Hashomer Hatzair qui a cent ans aujourd'hui, présentent leur spectacle.

Ces souvenirs sont des pages de leur histoire. ■

Frida Wattenberg

Quel cirque ! Oui, le Cirque d'Hiver où, dimanche 26 mai dernier, l'organisation fêta les cent ans d'existence du mouvement mondial, et les quatre vingt ans en France.

Les *kvirim* et *haverim* du ken de Paris, de l'âge de huit/dix ans jusqu'aux dirigeants, jeunes mais un peu moins, livrèrent un spectacle endiablé sous le titre astucieux :

« La valse a 100 ans »

Des tableaux au cours desquels les années passées furent évoquées, depuis la création en 1913 dans la Galicie polonaise, jusqu'en 2013.

« L'Hashomer Hatzair tourne depuis cent ans, comme une valse de nouveauté, de renaissance, de changement où à chaque temps elle devient plus forte », écrit Ethan Assouline, la shlikha de Hashomer Hatzair France.

« J'ai vécu une aventure extraordinaire, j'ai fait des rencontres inoubliables, j'ai appris plus de ces jeunes qu'ils n'ont certainement appris de moi », écrit Annie Cohen, la shlikha de Hashomer Hatzair France.

Alexandre Arcady, ancien *haver* de l'Hashomer Hatzair a dit dans une amicale allocution : « ... à Agen, dans la ferme-école de Zette, j'ai rencontré ma deuxième famille (...) L'Hashomer Hatzair a fait de moi l'homme, l'artiste, que je suis. Merci à ceux d'hier d'avoir créé ce mouvement de l'esprit du cœur »

« ...notre reconnaissance va tout d'abord à ces jeunes juifs qui, à la



conférence de Tarnów en 1913 ont fondé le mouvement Hashomer Hatzair et énoncé les valeurs qui le guideront pendant des décennies (...) Alors que depuis plusieurs décennies les mouvements de jeunesse connaissent une crise de fréquentation, le cas de l'Hashomer Hatzair constitue une exception notable. Le mouvement ne cesse d'accroître sa présence en France et en Europe (...) En ce qui concerne le mouvement français, il a connu d'importantes transformations ces dernières années (...) réforme indispensable, le mouvement appartient aux jeunes, il est à eux ! » écrit Franck Benhamou, le président d'Hashomer Hatzair France.

La fête commence par l'arrivée de Madame et Monsieur Loyal. Enchaînement sur une valse dansée par des jeunes qui visiblement connaissent sûrement mieux le rock et le hip hop mais dont la bonne volonté est évidente.

De tableau en tableau, la création de l'Hashomer Hatzair mondial et de France sont évoqués.

Plus grave, plus émouvante aussi est l'évocation de la Révolte du Ghetto de Varsovie.

Poignante, le rappel de la persécution avec ses arrestation et la déportation dans les camps nazis.

Ensuite, la vie au kibboutz, les engagements pour la paix avec l'existence de deux états, Israël et Palestine.

Un tableau final avec tous les membres du ken de Paris.

On a remarqué, la belle voix de la fillette d'une dizaine d'année, des jeunes talents des joueurs de saxophone, de trompette, de djembés, de guitares et de violon.

Après le tableau final, des musiciens à la jeunesse avancée offrirent un concert de chants et de musique.

Journée terminée par un buffet et une exposition d'œuvres variées dont une floraison de photos.

Quelle fête ! ■

Mai 2013

Marcel Apeloig



HANNAH ARENDT

et les réfugiés allemands et autrichiens

Le film de Margarethe Von Trotta « Hannah Arendt » évoque la période du procès d'Eichmann à Jérusalem, les années 1960-1963. Quelques années de la vie d'Hannah Arendt pendant lesquelles ses articles commentant ce procès pour le journal le *New Yorker* donnèrent lieu à une violente polémique.

Nous n'avons pas cependant forcément qualité pour jouer le critique de cinéma. Le film n'est ici qu'un prétexte.

Il ne s'agit pas non plus de commenter « *Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal* » au delà des quelques réflexions qui suivent.

Il s'agit de faire parler Hannah Arendt, migrante forcée par deux fois, de la situation des réfugiés du nazisme qu'ils soient Juifs allemands ou autrichiens en France.

Eichmann, monstre ou clown ?

Adolf Eichmann, enlevé en Argentine comparait à Jérusalem le 11 avril 1961 sous les chefs d'accusation à la fois généraux, crimes contre l'humanité, crimes de guerre et crimes contre le peuple juif selon une Loi votée par l'Etat d'Israël en 1950 et qui avait fait débat. Déclaré coupable pour tous les chefs d'inculpation après un procès qui dure huit mois, il est condamné à mort le 11 décembre 1961.

Il sera pendu le 31 Mai 1962.

Hannah Arendt n'est restée que quelques semaines en Israël. Mais elle a parfaitement retenu les propos d'Eichmann, elle reconnaît en lui « l'homme totalitaire » et pourtant conclut « *tout le monde pouvait voir que cet homme n'était pas un monstre mais il était vraiment difficile de ne pas présumer que c'était un clown* ». Il ne s'agit que d'une phrase de conclusion d'un chapitre du livre presque contradictoire avec ce qui y est dit. Parfois tout ce que l'on retient de l'œuvre d'Arendt, ce sont quelques phrases brutales dans leur formulation qui servent à appuyer un jugement définitif. Alors que l'idée de « banalité du mal » par exemple laisse entrevoir une explication des systèmes totalitaires ni aussi simpliste que l'explication, qui n'en est pas une, qui considère tous les acteurs et auteurs des crimes comme des « monstres » et l'explication déculpabilisante qui ne s'intéresse qu'aux systèmes, aux rapport de force et la lutte des classes comme si la Shoah trouvait une place dans le combat dialectique des prolétaires et des capitalistes.

Sans doute était-elle allée trop loin, le mal peut être « banal » mais les auteurs du mal ne sont pas des « clowns ». Longtemps après elle, les historiens élaboreront une contre histoire du nazisme et détermineront la place importante d'Eichmann dans la machine d'extermination des Juifs. Si Hannah Arendt a entendu les justifications d'Eichmann, elle n'y avait pas prêtée suffisamment attention ; il n'avait en

aucun cas une position négationniste. Il combattait un ennemi, le Juif et en tant que technicien et logisticien il en acceptait la responsabilité et considérait ce combat comme son grand œuvre, son *opus magnum*.



Judenrat et collaboration

Faut-il épiloguer sur le deuxième élément polémique du film à savoir l'aide apportée par les instances juives « *Pour un Juif, le rôle que jouèrent les dirigeants juifs dans la destruction de leur propre peuple est, sans aucun doute, le plus sombre chapitre de toute cette sombre histoire* ». Petite phrase assassine. Mais cette thèse, outrancière en somme et qui n'occupe que peu de place dans le livre, en réalité, là encore, a été modérée depuis par les récits des résistances juives longtemps ignorées et par ceux des procédures mises en place par le système nazi qui utilisait tous les ressorts psychologiques et coercitifs pour contraindre les populations qu'il voulait éliminer.

Migrant ou réfugié ? Interrogation sans fondement pour la grande majorité.

Ce qui précède constitue au fond une longue introduction qui révèle des propos difficilement acceptables comme le sont certains thèmes du texte « *Nous autres réfugiés* » (*We refugees*), publié en janvier 1943 dans *The Menorah Journal*.⁽¹⁾

On trouve dès le début cette phrase étonnante : « *Nous affirmions être partis de notre plein gré vers des pays de notre choix et nous nions que notre situation eût rien à voir avec les prétendus problèmes juifs* ». Les allemands et autrichiens qui ont survécu à la guerre n'étaient sans doute pas suffisamment intellectuels, éclairés, émancipés ou peut être assimilés pour qu'on puisse leur prêter ce genre de propos. Personne ne renonça à sa judéité et s'ils n'étaient pas aussi brillants et n'avaient pas fréquenté Heidegger ou Jaspers, ils pouvaient, certes, n'être que commerçants mais pouvaient aussi avoir étudié à l'Université, être avocats, médecins ou ingénieurs. Et même pour ces universitaires, cela n'avait pas de sens ; le problème de ces réfugiés arrivés en 1933, puis plus ou moins clandestinement dans les années suivantes, jusqu'à ce que les nazis interdisent l'émigration, n'était certainement pas celui énoncé par Hannah Arendt : « *tout d'abord, nous n'aimons pas que l'on nous traite de «réfugiés». Nous nous baptisons « nouveaux arrivants » ou « immigrés* ». Leur problème était qu'ils étaient apatrides, qu'ils étaient partis sans argent et qu'ils n'avaient pas le droit de travailler officiellement, alors, qu'on les qualifie de l'une ou l'autre manière, importait peu.

De la difficulté d'être déraciné

Mais on ne tombera pas dans le travers de n'accorder à Hannah Arendt que la possibilité de s'exprimer par quelques citations comme cela était dénoncé précédemment. Il faut lui « donner la parole » car sa réflexion est souvent juste : « *nous avons perdu notre foyer, c'est à dire la familiarité de notre vie quotidienne. Nous avons perdu notre profession, c'est à dire l'assurance d'être de quelque utilité en ce monde. Nous avons perdu notre langue maternelle, c'est à dire nos réactions naturelles, la simplicité des gestes et l'ex-*

(1) in Hannah Arendt « *Écrits juifs* » Ed. Fayard



pression spontanée de nos sentiments. Nous avons laissé nos parents dans les guettos de Pologne et nos meilleurs amis ont été assassinés dans des camps de concentration, ce qui signifie que nos vies privées ont été brisées...

Combien de fois ne nous a-t-on pas répété que personne n'aime entendre parler de tout cela ; l'enfer n'est plus une croyance religieuse ni un délire de l'imagination mais quelque chose de tout aussi réel que les maisons, les pierres et les arbres qui nous entourent. Manifestement personne ne veut savoir que l'histoire contemporaine a engendré un nouveau type d'êtres humains, ceux qui ont été envoyés dans les camps de concentration par leurs ennemis et dans des camps d'internement par leurs amis...

On a pu nous considérer non seulement comme des citoyens en puissance mais comme des étrangers ennemis réels. En plein jour bien sûr, nous ne devenons des étrangers ennemis que « techniquement » parlant tous les réfugiés le savent. Mais lorsque des motifs techniques vous ont empêché de quitter votre patrie durant les heures sombres, il n'est certes pas aisé d'éviter quelques sombres

réflexions sur les rapports entre la technicité et la réalité. Décidément notre optimisme est vicié...»

De la difficulté d'être réfugié allemand ou autrichien

« Depuis 1938 (depuis l'invasion de l'Autriche par Hitler), nous avons vu avec quelle rapidité l'optimisme éloquent pouvait se muer en pessimisme silencieux. Au fur et à mesure que le temps s'est écoulé, les choses ont empiré pour nous ; nous sommes devenus encore plus optimistes et encore plus enclins au suicide. Les Juifs autrichiens sous Schuschnigg étaient des gens extrêmement sereins tous les observateurs impartiaux les admiraient. Il était merveilleux de voir qu'ils étaient intimement convaincus que rien ne pouvait leur arriver...

Nous avons été expulsés d'Allemagne au motif que nous étions juifs. Mais à peine avons nous franchi la frontière que nous sommes devenus des « boches ».

On nous a même dit qu'il fallait accepter cette épithète si nous étions vraiment opposés aux théories raciales d'Hitler. Pendant sept ans nous avons ridiculement essayé de jouer le rôle de Français, ou tout au moins de futurs citoyens, mais au début de la guerre on nous interna en qualité de « boches » comme si de rien n'é-



tait. Entre temps cependant, la plupart d'entre nous étaient devenus des Français si loyaux que nous ne pouvions même pas critiquer un ordre du gouvernement français ; aussi avons nous déclaré qu'il n'y a avait aucun mal à être internés. Nous étions les premiers « prisonniers volontaires » que l'histoire ait jamais connus !

Après que les Allemands eurent envahis le pays le gouvernement français n'eut plus qu'à changer le nom de la fabrique ; emprisonnés parce que nous étions allemands, on ne nous libéra pas parce que nous étions juifs...

De la difficulté d'être réfugié allemand ou autrichien en France

Malheureusement les choses ne se présentent pas sous un meilleur jour lorsque nous rencontrons des Juifs. Les Juifs de France étaient absolument persuadés que tous les Juifs arrivant d'outre-Rhin étaient des Polacks, que les Juifs allemands appellent pour leur part Ostjuden. Mais les Juifs qui venaient vraiment d'Europe de l'Est n'étaient pas d'accord avec leurs frères français et nous appelaient des Jaeckes, de l'allemand Jacke, veste ou costume. Les fils de ceux qui haïssaient les Jaeckes, la seconde génération née en France et parfaitement assimilée, partageaient l'opinion des Juifs français de la grande bourgeoisie. Ainsi, au sein de la même famille, vous pouviez être désigné comme Jaecke par le père et comme Polack par le fils. »

Les réfugiés allemands et autrichiens, premières victimes

Les passages choisis devraient recevoir l'assentiment de tous les Jaeckes qui le liront, d'autres soulèvent davantage d'interrogation ou de polémique. Ils montrent surtout qu'Hannah Arendt ne connaît pas les difficultés terribles que connaîtront la majeure partie de ces réfugiés.

La situation des réfugiés allemands et pire encore celle des Juifs autrichiens, reste quelque chose de relativement ignorée.

Des affiches enjoignaient, sous peine d'arrestation aux ressortissants allemands, sarrois, dantzikois et étrangers de nationalité indéterminée, mais d'origine allemande ou autrichienne, déchus de leur nationalité, résidant dans le département de la Seine à se présenter le 14 Mai 1940 au stade Buffalo à Montrouge (Seine) pour les hommes. Cette mesure touchera par exemple, Walter Benjamin, Lion Feuchtwanger, Heinrich Mann. Et le lendemain, le 15 mai 1940, la même obligation était faite aux femmes ; la police confina au Vélodrome d'Hiver les femmes « indésirables ». Arrestations parfois désigné sous le nom de « première rafle du Vélodrome d'Hiver », expression impropre et exagérée, il n'y a avait aucune visée antisémite, cette mesure est prise contre la « cinquième colonne ».

Néanmoins le décret a été signé par Paul Reynaud, pas par Vichy.

Il a pour conséquence l'internement au camp de Gurs et dans d'autres camps, de plusieurs milliers de réfugiés économiques, politiques ou « confessionnels » c'est-à-dire juifs, les femmes arrêtées le 15 Mai internées à Gurs étant appelées dans la presse de l'époque, les « femmes de

Mai ».

Comme le dit Hannah Arendt, les réfugiés sont venus de leur plein gré croyant, de bonne foi, que les autorités trieraient nazis et réfugiés.

Tous restèrent internés. Le 31 mai, le camp, dirigé par le commandant Davergne, compte déjà plus de 7000 femmes internées (dont Hannah Arendt, Lotte Eisner et Dita Parlo), toutes désignées comme « ressortissantes allemandes ». Ce chiffre comporte, outre celles qui se sont présentées spontanément, des épouses d'Allemands mais aussi des réfugiés fuyant l'avance de la Wehrmacht.

En juin, après l'effondrement de la République, le commandant Davergne ne recevant plus d'instructions libère les prisonniers. Les plus faibles resteront sur place ou dans les environs et seront repris rapidement, d'autres, au moment des rafles et au gré des arrestations. Seules, 600 prisonnières étaient réellement des allemandes aryennes et pronazies, des ennemies véritables. Parmi celles là, l'actrice Dita Parlo regagnera triomphalement l'Allemagne.

Hannah Arendt, quant à elle, comme plusieurs milliers de détenus, est libérée. Elle rejoindra Marseille et bénéficiera de l'appui de Varian Mackey Fry qui fournira des visas pour les Etats-Unis à plus 2000 personnalités, juives ou non mais susceptibles d'être inquiétées par les nazis, Breton, Max Ernst, Chagall, Heinrich Mann et bien d'autres. Ainsi commence la période américaine d'Hannah Arendt mais cela est une autre histoire...

Nous lui laisserons la conclusion qui est celle de cet article, « Nous autres, réfugiés » :

« Pour la première fois, l'histoire juive n'est pas séparée mais liée à celle de toutes les autres nations. Le bon accord des nations européennes s'est effondré lorsque et précisément parce qu'elles ont permis à leur membre le plus faible d'être exclu et persécuté » ■

Jean Pierre Randon

